

Quand la culture s'empare de la

La réalité du contrôle des chômeurs, et la façon dont elle est vécue, ont donné lieu, ces derniers temps, à plusieurs réalisations artistiques. Elles en disent long sur l'acuité de cette question dans la société actuelle.

Yves Martens (CSCE)

Des pièces de théâtre, un documentaire long métrage... Les planches et la toile mettent à l'honneur des thèmes et des situations que nous avons l'habitude de traiter dans ces pages. Ces objets artistiques nous ont laissé des sentiments mitigés. Non au plan de leur qualité, remarquable. Mais du fait même qu'ils aient vu le jour. Le volet positif de la médaille ? Ces problématiques prennent vie pour des publics non spécialisés, et sont incarnées à bras le corps et le cœur par des artistes : cela renforce nos analyses qui, parfois, peinent à percoler en-dehors du cercle des convaincus. Le revers négatif : si la matière est devenue un « spectacle », c'est parce que la chasse aux chômeurs existe depuis tant de

journalistique ni polémique, venant de leur formation d'anthropologues. Elles ont donc expliqué à l'Onem qu'elles voulaient porter un regard nuancé sur le sujet. « *Je pense que ce qui les a motivés, c'était peut-être la question du travail des facilitateurs, au sujet duquel l'Onem dit lui-même qu'il est malmené, non reconnu, stigmatisé* », explique Charlotte Grégoire. L'Onem espérait donc que le film redore leur blason. L'intérêt porté par les réalisatrices à la manière dont les choses fonctionnent a manifestement convaincu l'Onem qu'il était possible d'en donner une image (plus) positive. Anne Schiltz : « *La question de l'administration et de son rôle, de son fonctionnement nous semblait cruciale. L'Onem nous est apparu comme le lieu parfait pour montrer cette confrontation avec l'administration, l'impuissance face à elle. Un système où chacun est piégé, le chômeur comme le facilitateur.* »

A Namur, La Louvière, Mons et Charleroi, elles ont alors mené une semaine de repérages dans chacun de ces bureaux où elles ont assisté aux entretiens et discuté lors des pauses avec les contrôleurs. Le choix s'est porté sur Charleroi, où le (nouveau) bâtiment a été réfléchi en fonction du contrôle : un grand plateau avec des cloisons et des couloirs prévus pour l'évacuation. C'était un défi technique, notamment pour le son, mais qui permet de bien voir la machine à l'œuvre, avec la circulation des chômeurs, du vigile. On sent en permanence, pendant l'entretien, qu'il y en a un autre à gauche, à droite, une multitude en permanence. « *Nous*

disposions de cinq minutes, avant l'entretien, pour obtenir l'accord des chômeurs. On les abordait à l'accueil et on leur présentait notre démarche, en expliquant que c'était un projet personnel, pas une commande de l'Onem. Certains ont pu se dire que ça les aiderait, en laissant une trace, une preuve de leur entretien », raconte Anne Schiltz. Le contact avec les chômeurs s'est donc fait dans un temps court alors que, au contraire, la relation avec les contrôleurs s'est bâtie sur une période longue (lire l'encadré).

De l'autre côté du miroir

Laurent Plumhans, auteur et metteur en scène de la pièce de théâtre *C'est quand la délivrance ?*, aborde également la question du rapport avec la (et même les) administration(s) (1). En poussant loin les situations, jusqu'à la violence et l'absurde. Pour autant, des scènes qui semblent totalement burlesques sont basées sur des cas réels, comme celle de cet homme dont le dossier est bloqué parce que, administrativement, « il est enceinte »...

La pièce de Laurent Plumhans nous permet aussi de compléter le film, en allant voir ce qui se passe de l'autre côté du miroir. Comment les contrôleurs et accompagnateurs, et surtout les chômeurs, vivent-ils les choses quand ils sont sortis de ces cloisons qui sont autant de murailles ? L'absurde fait ainsi rapidement place à la culpabilité, rendue d'autant moins maîtrisable que « rien ne semble contrôlable dans le contrôle ». En réalité, pour que cela se passe bien,

le contrôleur et le contrôlé doivent être conscients que les actes qu'ils posent ne sont en rien utiles à l'insertion dans l'emploi. Ils doivent dépasser le sens des actes posés, accepter qu'ils jouent un jeu de rôle délirant et que le jeu ne se poursuit que si l'on

« Dans ce système, tout le monde est piégé : le chômeur comme le facilitateur. »

temps (onze ans déjà), et a frappé tant de personnes, que chacun en a su ou vu quelque chose et en connaît des victimes. C'est malheureusement devenu une partie intégrante de notre quotidien, de notre société.

Au cœur du système

Charlotte Grégoire et Anne Schiltz, les réalisatrices du documentaire *Bureau de chômage*, ont pu filmer les entretiens de contrôle à l'Onem. Pas juste l'un ou l'autre, soigneusement filtré, par l'Onem. Non, elles ont été autorisées à s'y immerger durant cinq semaines intenses de tournage. Pari invraisemblable, jugé totalement irréaliste par tous les acteurs (dont nous-même). Mais, à leur obstination, elles ont ajouté leur point de vue particulier, ni

OÙ ET QUAND VOIR BUREAU DE CHÔMAGE

En compétition officielle au Festival « Filmer à Tout Prix », le film *Bureau de chômage* y a obtenu le *Prix Cinéart*. Il fait aussi partie de la sélection officielle du « Magritte du cinéma 2016 », dans la catégorie documentaire. Il est sorti en salle à Bruxelles, au cinéma Aventure, le 9 décembre. Une diffusion sur la RTBF est prévue au début 2016. Pour connaître les autres diffusions, vous pouvez contacter Marie Besson (marie@eklektik.be).

réalité des chômeurs



Scène de tournage du film Bureau de chômage : un regard d'anthropologues sur un désastre social et humain.

parvient à jouer les cartes adéquates. Mais il s'agit ici d'êtres humains, pas d'automates. La machine bureaucratique violente qu'est le contrôle des chômeurs désagrège la vie de ces êtres, elle l'explose. *C'est quand la délivrance ?* parvient à traduire cet éclatement intérieur des personnages dans ce qu'il a de plus intime et donc aussi de plus douloureux.

L'auteur et son équipe ont pris le pari de prolonger ce kaléidoscope de situations et de sentiments par des débats avec, chaque soir, des intervenants différents. Cela a porté ses fruits : le public a eu manifestement envie, et besoin, de s'exprimer et de poursuivre la réflexion. Cette volonté de questionner les situations était présente dès la genèse du projet. L'auteur a ainsi rencontré des chômeurs, mais aussi des patrons et des responsables des « ressources humaines ». Il a tenté de trouver l'être humain en eux, fragile, parfois inconfortablement positionné entre le marteau et l'enclume. Cette empathie envers les différents acteurs du problème ne fait pas l'impasse sur la question des rapports de forces. Car le travailleur frustré par son boulot ingrat de contrôleur de chômeurs risque, paradoxalement, de se déchaîner d'autant plus sur le sans-emploi qui se trouve en face de lui. Il se dit en effet souvent : « *Moi, j'ai bien dû l'accepter, ce boulot de merde...* »

Le film et la pièce, par des approches

UN MÉTIER À PART

Charlotte Grégoire et Anne Schiltz ont vécu de longues journées avec les contrôleurs de l'Onem. Elles ont, comme promis, porté un regard d'anthropologue sur leur travail. Voici ce qu'elles en racontent (1).

« Sur 34 facilitateurs, 8 ont accepté d'être filmés. Comme nous avons passé du temps avec eux en repérage, nous étions bien acceptées. Certains ont dit dès le début qu'ils ne voulaient pas être filmés, d'autres ont dit oui rapidement et puis il y a eu quelques indécis, plus longs à persuader. L'un d'eux, avant le film, nous avait confié être en doute par rapport à son travail. La vision du film l'a renforcé dans ce sentiment. Mais c'est une exception.

Lors des pauses, ces travailleurs ont besoin de se lâcher. Pauses qu'ils font à l'écart des autres agents de l'Onem, c'est vraiment un service à part. C'est du travail à la chaîne, ils n'ont pas beaucoup de temps à consacrer aux personnes qu'ils reçoivent et ils se réfugient derrière la procédure. C'est la procédure qui leur permet de se persuader que ce qu'ils font est légitime. La pression intérieure et extérieure de ce travail finit par constituer une identité de groupe. Comme nous filmions toute la journée, ils oubliaient vite la caméra. Il y a parfois des situations qui les touchent mais, dans l'ensemble, ils considèrent cette procédure comme juste et même simplement normale.

Ce qui ne les empêche pas d'éviter les contacts à l'extérieur. Une formatrice de La Louvière nous a même expliqué qu'elle ne faisait plus ses courses que par Internet, afin de ne pas croiser des personnes qu'elle a sanctionnées ! Il y a clairement chez eux une adhésion à un ordre moral qui dit ce qu'est un bon et un mauvais chômeur. Il y a donc à la fois un respect d'une procédure administrative et une adhésion qui n'est pas explicite mais qui s'exprime en permanence dans les actes qu'ils posent. Ils suivent un cadre qui les déculpabilise mais, en réalité, ils ont un énorme pouvoir d'interprétation qu'ils n'assument pas, consciemment ou non... »

(1) Propos recueillis par Yves Martens et Gérald Hanotiaux.

différentes, nous confirment que l'ennemi n'est pas l'humain englué dans ce système – et ce de quelque côté de la barrière qu'il soit –, mais bien le système lui-même... □

(1) Créée en octobre au Théâtre Le Public, la pièce sera reprise la saison prochaine au Théâtre de Liège. Des tractations sont en cours pour d'autres reprises, tant en Wallonie qu'à Bruxelles.

Bureau de chômage : **la « banalité du mal »** **sur pellicule**

Ce film fort et terrible traite le sujet des entretiens de contrôle à l'Onem. La qualité de son regard lui a valu d'être sélectionné pour les « Magritte du cinéma », dans la catégorie documentaire. A voir absolument !

Denis Desbonnet (CSCE)

Le 23 septembre, au Cinéma Nova à Bruxelles, a eu lieu l'avant-première de *Bureau de chômage*, extraordinaire documentaire de deux jeunes et talentueuses réalisatrices, devant une salle comble retenant littéralement son souffle, et sous le choc à l'issue de la projection. On le comprend. Car cette formidable enquête, menée presque deux ans durant au sein de l'Onem de Charleroi, jette une lumière crue sur la mise en oeuvre du fameux « contrôle dispo ». Comme dans une salle d'op' ou de dissection.

Funny Games

Saisies au plus près des « acteurs », les images sont filmées avec une remarquable économie de moyens. Au sens concret du terme : caméra légère, fixe ou à l'épaule, braquée sur les protagonistes. Et au figuré : les vidéastes ont pris le parti de la plus grande sobriété pour cette dramaturgie qui rend avec une force saisissante – et glaçante – toute la sauvagerie « civilisée » de ces entretiens, où les « facilitateurs » (1) mènent une instruction entièrement à charge.

Le cadrage, des plus serrés, accentue encore cet effet de loupe, donnant à voir un univers bureaucratique désincarné, aussi déshumanisé que déshumanisant. En toile de fond, le décor minimaliste et impersonnel d'un plateau paysager, quadrillé de cagibis (mal) fermés par des cloisons amovibles, n'offrant aucune intimité ni confidentialité. Les traditionnelles photos d'enfants, posées dans leur cadre sur les bureaux de certaines « examinatrices », tranchent comme

une anomalie dans cet environnement stérilisé, rappellent qu'il existe encore une vie, « dehors », et constituent les seuls signes d'un reste d'humanité. Elles témoignent de ce que, une fois finies leurs « heures », les employés ne sont pas/plus de simples rouages ultra- « professionnels » du hachoir à viande de l'Onem, réclamant son lot de chair à exclusions.

Telle une macabre parodie de tauromachie, c'est là, dans ces « box » étriés d'une banalité affligeante, que les victimes expiatoires de ce dispositif kafkaïen viennent tour à tour prendre place, attendant d'être dardées de banderilles, puis symboliquement mises à mort, selon une sorte de rituel sacrificiel. Car, une fois « l'interrogatoire » lancé, on sent d'entrée de jeu que tout est réglé d'avance pour que la « bête » n'ait aucune chance d'en réchapper, jusqu'à l'estocade finale.

Tout ce que vous dites (ou ne dites pas) sera retenu contre vous

La bande son est également des plus dépouillées. Les « dialogues » sont réduits à une litanie de questions abruptes et stéréotypées posées par les « contrôleurs », et les réponses souvent terriblement humbles, voire implorantes, bredouillées par

des « accusés » soucieux de se justifier, tels des enfants pris en faute. Le cliquetis incessant et obsédant des touches du clavier d'ordinateur constitue le seul accompagnement « musical ». Sur lequel, tout au fil de l'entretien, le ou la préposé(e) de service encode ses « notations », que l'on devine négatives à ses commentaires de vive voix, aussi brefs qu'assassins. Le montage, dynamique et d'une rare intelligence, alterne les extraits de ces évaluations (séances de torture sommes-nous tenté d'écrire) aussi expéditives que répétitives, qui pourraient être d'un ennui abyssal sans ce crescendo duquel sourd une violence extrême, inouïe. Sous l'apparente « objectivité » de ce regard à la fois proche et distancié, on ressent d'abord une violence institutionnelle et « symbolique ». Mais « pas que ».

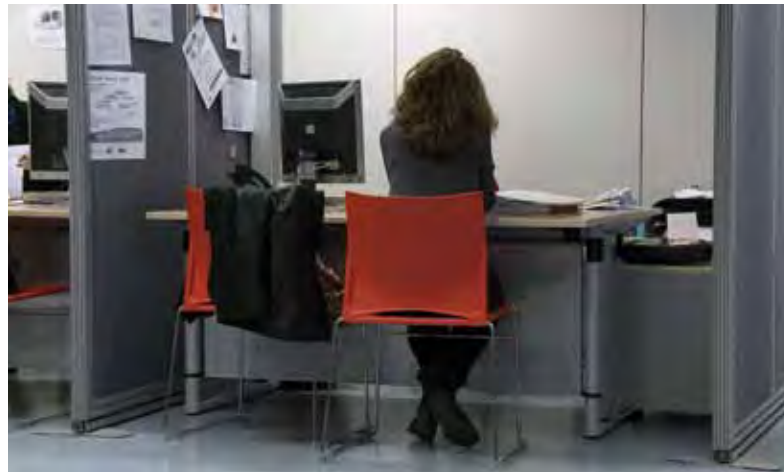
En témoignent d'ailleurs, au-delà des « paravents » de la scène, les éclats de voix sporadiques, provenant vraisemblablement de certaines autres « cabines de déshabillage », où les cobayes de cette expérience de Milgram, menée ici « en vrai », sont tenus de mettre toute leur vie à nu. Echos assourdis de « pétages de plomb » qui émaillent régulièrement la routine du service. Violence directe, verbale ou physique, contre violence systémique et bureaucratique. Pauvre

Ce film, coup de poing à l'estomac, nous dévoile d'une façon totalement inédite la face cachée de la chasse aux chômeurs.

riposte, toutefois, dont on se doute intuitivement que ce sera le pot de terre contre le pot de fer. La moindre velléité de contestation, dans ces procès inquisitoriaux, est étouffée dans l'œuf et portée au « passif » du « récalcitrant » ou de « l'insolent ».

Une scène est particulièrement évocatrice de ce rapport de forces totalement déloyal. On y voit – et entend, ô combien : lui ne marmonne pas lamentablement entre ses dents ! – un « chômeur âgé »... d'une petite cinquantaine d'années, d'origine italienne, qui tient tête à son vis-à-vis investi de l'autorité absolue. Cet ouvrier rejeté du marché du travail par le capitalisme, au terme d'une carrière en dents de scie, réplique du tac au tac, dans ses mots d'homme du peuple, aux « observations » critiques que lui adresse l'évaluateur sur le ton de la « réprimande ». Le chômeur ne se contente pas de réfuter un des reproches qui lui est adressé. Circonstance aggravante : il met directement en cause la logique qui les sous-tend. Mieux encore : il retourne la charge contre son tourmenteur, qu'il dis-

d'essai (*lire en p. 43*). On songe aux meilleures séquences de la série culte *Strip-Tease*, où les « personnages » de ces incroyables déballages en direct oublient la présence de la caméra et de l'équipe de tournage, et se lâchent sans complexes en proférant des énormités. Ici aussi, les « facilitateurs/trices » n'hésitent pas à montrer leur vrai visage, celui de petits exécuteurs de basses œuvres, de commis de l'exclusion sociale – et de l'exclusion tout



Le décor minimaliste et impersonnel du film : un plateau paysager, quadrillé de cagibis n'offrant aucune intimité.

Une fois « l'interrogatoire » lancé, on sent que tout est réglé d'avance pour que la « bête » n'ait aucune chance d'en réchapper, jusqu'à l'estocade finale.

qualifie, délégitime et maudit, pour accepter de tenir un rôle aussi abject. Cette insubordination contraste avec la sinistrose ambiante dans ces lieux de calvaire. Mais, aussi réjouissante et rassurante qu'elle soit, on sent qu'elle est l'exception qui confirme la règle. A savoir : la docilité et la passivité désespérantes de la grande majorité de ceux qui, terrorisés, sont conduits à l'abattoir et n'ont pas – ou plus – le ressort de s'y opposer. On pressent aussi que, comme pour cet « insoumis », les tentatives de rébellion isolées sont inéluctablement vouées à l'échec. Et à la répression du vigile qui semble, soudain, surgir de nulle part...

Strip-Tease en (beaucoup) moins drôle !

On reste pantois devant la qualité de l'ensemble de ce que les réalisatrices sont parvenues à capter. Il est vrai que si elles réussissent là un coup de maître, nos « artistes-enquêtrices » n'en sont plus à leur coup

court –, s'arrogeant le droit de vie ou de mort (au sens social, et parfois au plein sens du terme) sur leurs « sujets ». A travers leurs paroles, mais aussi leurs mimiques, leur posture et leur gestuelle, se dessine à petites touches le portrait vérité de l'Etat social actif, dans sa logique perverse, sa barbarie aseptisée, sa banalité mortifère...

On songe à la même chasse aux sorcières inaugurée par Tony Blair, père et grand inspirateur de « l'activation » des nouveaux Misérables (elle aussi formidablement mise en scène par Ken Loach dans *My Name is Joe*)... Ou encore, à l'hécatombe organisée lors des « auditions », tout aussi vite « expédiées » et arbitraires, de l'Office des Etrangers et du Commissariat Général aux Réfugiés et Apatrides (CGRA), scellant en un temps record le destin des candidats réfugiés fuyant la mort. Encore et toujours, partout... la même curée contre « les gueux », les « surnuméraires » du système capitaliste à la dé-

rive. Tous ceux que la société rejette, disait le poète.

A ne manquer sous aucun prétexte

Film coup de poing... à l'estomac, révélateur au plein sens du terme, il nous dévoile d'une façon totalement inédite la face cachée de la chasse aux chômeurs, menée par une administration terroriste, au service d'une politique criminelle. A voir absolument. Et à faire voir : les syndicats, le monde associatif et le secteur social seraient bien inspirés de le diffuser et relayer au maximum, en organisant des projections-débats à Bruxelles et partout en Wallonie, dans l'attente de son sous-titrage en néerlandais, pour une tournée flamande ! □

(1) Dans la novlangue de l'Etat social actif, « facilitateur » est la dénomination officielle des contrôleuses et contrôleurs Onem chargé/e/s de « l'activation du comportement de recherche d'emploi » instaurée en 2004 par la réforme de Frank Vandembroucke (SP.A).

(2) Lors d'un congrès de la Fewacs, la Fédération des travailleurs de CPAS de Wallonie, le sociologue Jean Blairon avait osé un parallèle édifiant, en disant à son auditoire de travailleurs sociaux que ce que leurs institutions leur donnaient comme injonctions, trop souvent paradoxales et indignes, s'apparentait d'une part aux... sévices imposés à la pauvre « Justine » de Sade par ses bourreaux, et, de l'autre, aux consignes figurant dans... le règlement intérieur de la SS en charge des camps de concentration ! Une comparaison audacieuse, mais qui convient aussi, si pas mieux, aux agents de l'Onem, dociles exécutants/exécuteurs de ce massacre en masse.